

## **Après le buzz suscité par son premier EP, *Héloïse*, Bessa publie un un album très attendu, *De l'homme à l'animal*.**

Coupe de cheveux à la Rimbaud, chemise boutonnée jusqu'au cou, frêle silhouette androgyne... C'est la première image que l'on a d'elle. Et l'image tient une grande place dans la vie de Bessa. Autant que la musique, autant que les mots. Héritage lointain d'un père photographe, lui-même un peu lointain. Chanteuse sous influence jazz, songwriter abrasive et à fleur de peau, avec son Nikon D90 Bessa fixe des paysages à la Cassavetes, filme des lieux ordinaires qui semblent sortis d'une toile d'Edward Hopper.

Les clips de ses chansons, qu'elle conçoit avec des amis vidéastes, sont autant de petits films qu'elle traverse, le teint pâle et la gestuelle déliée, parfaitement maîtrisée, telle une danseuse de Marta Graham. Un mobile home au milieu de nulle part, un couple qui contemple la nuit dans une lumière à la *Mulholland Drive*, pour "De l'homme à l'animal" - l'un des titres de son album. Un hangar où viennent s'entraîner des artistes de cirque, avec de vieilles voitures dans la profondeur de champ pour "J'ai vaguement ton coeur". Noir et blanc ou couleur, cela importe peu. Avec sa voix voluptueuse, légère comme l'air, et ses prouesses de fil-de-fériste, Bessa fait une entrée en douceur dans le monde de la chanson française, avec une pop électro rêveuse, à la fois abrupte, puissante et sophistiquée. Un doux électro-choc.

On perdrait son temps à chercher dans le passé de Bessa l'explication de tout ce qui fascine chez elle. Une enfance à la Ciotat, une grand-mère, chanteuse et mélomane, qui lui passait des vinyles de Beethoven, l'emmenait à l'Opéra, rêvant peut-être pour sa petite fille d'un autre destin que le sien. "C'est une pied-noir, un "personnage", une voix superbe », dit-elle de cette femme déracinée à qui elle dédie sa chanson "L'Exode". « Tous les soirs, je dansais pour elle. Elle avait chanté à la radio de Tunis, voulait faire de la musique mais elle a été contrainte d'abandonner. Elle a dû travailler, s'exiler, se recréer des racines. Mais elle a toujours gardé un sens de l'esthétique, une élégance extraordinaire..." Une élégance dont Bessa a hérité. Tout comme la pratique assidue de la gymnastique, douze année durant, a forgé son corps et son esprit. "La gymnastique est quelque chose de très répétitif qui donne une vision du corps dans l'espace même les yeux fermés, dit-elle. Je pense que cela s'est forcément retrouvé dans ma façon de faire de la musique, de chanter..." Le lien entre cette discipline et la danse contemporaine, qu'elle pratique également, on le retrouvera dans les rythmes réitérés, obsessionnels du poignant " De l'homme à l'animal", comme "une espèce de cycle sans fin, une violence contenue, qui n'explose jamais."

Ainsi, l'histoire de Bessa, Julie de son vrai prénom, est celle d'une voix qui vibre, d'une artiste qui a senti qu'elle ne parviendrait jamais à exprimer toute sa sensibilité entre les mains d'autrui. A 17 ans, elle prend des cours avec une chanteuse lyrique, à 20, se met à la guitare et au piano. Elle apprend pour désapprendre, improvise avec ses touches aléatoires. Tout comme elle aime jouer avec la sonorité des mots, les articulations sonores, les silences. "Les mots sont des personnages, des entités avec lesquels jouer. " Observatrice par mimétisme, Bessa s'imprègne du côté sculptural de Billie Holiday, de la gestuelle et des masques de David Bowie, de la poésie de Patti Smith ou de Maupassant... Elle écrit des chansons, presque autant qu'elle peint, finit par tirer un trait sur sa carrière de gymnaste, fait escale à Londres... puis, elle se pose à Paris, travaille ses compositions "seule, à la maison, dans mon home studio, dans

l'instinct", avant de tenter de les faire aboutir avec des musiciens.

Perfectionniste, Bessa enregistrera son premier album deux fois. La première version, concoctée avec un quartette, sera abandonnée au stade du mixage. "On s'était égaré ; les morceaux avaient perdu leur sensibilité." Six mois plus tard, elle croise Kenzo Zurzolo, alias Petit Jardin, un ami pianiste et claviériste. Ensemble, ils tissent des embruns sonores, atmosphériques, lui sur ses synthés, elle sur sa guitare - « Une Gibson de 1979 rouge grenat ». Bizarrement, le déclic se produit sur une chanson qu'elle vient de terminer, "Daddy", dans laquelle elle évoque ce père absent. Et la manière dont je l'ai cherché à travers plein de rencontres. » Il leur faudra un an pour refaire entièrement l'album dans un deux pièces "rempli d'instruments et de claviers", niché au fond du 18ème arrondissement.

"On avait installé une cabine son dans le placard de l'entrée, on a tendu des câbles reliant tous les recoins, se souvient-elle. Et on a enregistré dans ce cocon, en reprenant les sons de batterie, les instruments acoustiques de la première version, en les réadaptant à notre sauce. On a fait les voix dans son placard à chaussures ! Du bricolage..." De ces sessions peu orthodoxes jaillit une inexplicable alchimie. Une voix basse, un son brut et délicat, un parlé-chanté au grain envoutant, des envolées vers des aigus étincelants, des chœurs démultipliés, évoquant parfois Joni Mitchell, une autre de ses héroïnes, comme dans l'intro de la chanson "Je Recommencerais". Ailleurs, passe l'ombre de Frida Kahlo, dont la mélodie a jailli à cappella à partir du texte d'un ami musicien. "J'ai un côté Frida, dans la noirceur, dans les couleurs qu'elle peut avoir, dans sa dualité, très forte..."

Plus tard, lorsqu'elle présentera "Frida" en avant-première, sur la scène des Francfolies, la connexion intense entre ces mots et la musique explosera, comme une bouffée d'air.

Car entre temps, les choses se sont accélérées pour Bessa. Ou peut-être n'ont-elles fait que suivre leur cours, de façon naturelle. Son premier EP, tout autant que ses clips, ont focalisé l'attention sur l'univers mélancolique et tourmenté de cette artiste unique. Il s'en est suivi une quinzaine de dates aux Folies Bergères, puis à la Cigale et à la Flèche d'Or, où elle a débarquée, seule avec sa Danelectro noire et blanche - une de ces "guitares vendues dans les supermarchés dans les années 50, au son folk, brut"- pour distiller ses comptines introspectives et troublantes. Parmi les artistes qui l'inspire, elle cite souvent Feist, Bon Iver, James Blake ou LCD Soundsystem. Pas vraiment par hasard...

Loin le temps où Bessa postait sur internet cette toute première chanson, "La Pluie", une ballade sombre et hypnotique comme ses yeux, qui allait engendrer des nuées de clicks et éveiller la curiosité des labels. Tout comme les séquences d'un film finissent par suggérer une histoire, les multiples facettes de son talent émergent et se fondent en une seule et même entité, à la fois onirique et bien réelle. Et soudain les chansons de Bessa nous donnent des ailes. Les ailes du désir.